

KHADI HANE

Des fourmis
dans la bouche

ROMAN

Des fourmis dans la bouche

DU MÊME AUTEUR

- Sous le regard des étoiles...*
Nouvelles Éditions africaines du Sénégal, 1998
Ma sale peau noire, Manuscrit.com, 2001
Désarroi, nouvelle, Éditions NDZE, 2001
Il y en a trop dans les rues de Paris, Éditions NDZE, 2005
Aïcha, in *Balançoires*, Éditions Tropiques, 2007
La Maison sur la colline, in *Enfances*, Pocket, 2008
Le Collier de paille, Pocket, 2010
Un samedi sur la terre, in *Nouvelles du Sénégal*,
Éditions Magellan, 2010

Khadi Hane

Des fourmis
dans la bouche

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2011*

Extrait de la publication

*À Simone Weil,
Pour maman Khadi,
Pour mon fils Alioune.*

Premier jeudi de septembre. Mme Renaud me salua comme une assistante sociale salue son cas social, d'une longue poignée de main. Son sourire étalé à l'horizontale donnait à sa bouche l'expression de félicité d'une carpe en eau douce. C'était *mon* assistante sociale. D'office, quelques mois plus tôt, le préposé à l'accueil du centre de la place Jules-Joffrin me l'avait collée. Elle me revenait de droit. «Votre référent social!» avait-il clamé avec solennité, la désignant d'un doigt si court que je dus moi-même viser la cible, avec le bout de papier où figurait la liste de mes besoins. Puisant au plus profond de moi, j'avais troqué ma fierté contre le courage d'affronter le regard de cette inconnue aux lèvres déformées par la grimace réglementaire des travailleurs sociaux. Il me fallait des pâtes, du riz, du blé, un féculent quelconque. Cinq gosses à nourrir m'attendaient à la maison sans avoir rien avalé depuis la veille. «Vous verrez, elle s'occupera de vous», m'avait-il affirmé avant de m'introduire dans le

bureau de sa collègue. D'abord elle m'observa avec déférence, puis elle attrapa un dossier, y inscrivit mes nom et prénoms, ceux de mes enfants, leur nombre, leur âge. Ensuite vint le rituel du questionnaire : Quel âge avez-vous ? Vous ne travaillez pas, n'est-ce pas ? Où sont les pères de vos enfants ? Vous êtes divorcée, me dites-vous... J'opinaï. Très vite, ses questions me parvenaient dans leur futilité, avec ses allusions injurieuses et son air étudié. Mme Renaud collait une série d'étiquettes sur l'unique mal dont je souffrais et dont tout en moi montrait les stigmates : la pauvreté.

Depuis cette séance inaugurale, elle me rendait visite le premier jeudi de chaque mois. Elle était vêtue d'une jupe en coton à la coupe sévère qui s'arrêtait aux genoux, d'un chemisier uni et boutonné jusqu'au cou. Ses cheveux liés derrière sa nuque lui donnaient une allure provinciale. On ne pouvait s'empêcher de l'imaginer débarquant à Paris par pur hasard et peu à peu enlisée, ensevelie dans cette nappe de pauvreté.

— Comment allez-vous, madame Cissé ? demanda-t-elle.

À sa voix mi-robot, mi-humaine, je ne répondis pas aussitôt. Elle enleva son manteau que je m'empressai de suspendre dans ma chambre, seule pièce où on avait pu installer une penderie dont mes enfants et moi étions cinq à nous disputer le placard. Son cartable calé contre le mur, elle retira ses gants. La vision de mon canapé suscita son appréhension. Devait-elle y poser ses fesses ? Elle constatait

qu'il n'y avait aucun autre meuble dans le salon, hormis la petite table, la télévision et deux lits superposés au fond de la pièce, réservés à ma fille Sali et à son frère Moussa. Faute de place, le canapé servait de lit à mon autre fils Ahmed. L'assistante sociale le savait. Le moindre détail de mon logement lui avait été fourni lors de notre première rencontre : deux chambres, coupées au fond du couloir, l'une occupée par Karim, l'aîné de mes enfants, l'autre que je partageais avec mon bébé. On devait se tenir de profil pour arpenter le couloir, sentier bétonné long d'un mètre qui menait à la cuisine où la maîtresse des lieux laissait au visiteur le soin de découvrir une cabine de douche dénichée aux Puces de Clignancourt. Le vieil imbécile grincheux qui me l'avait vendue devait l'avoir reçue en héritage, à en juger par l'entêtement désespéré qu'il mit à s'opposer à toute négociation, avant de se décider enfin, au bout d'un long pourparler, à me la céder contre une somme modique.

J'habitais au 13, rue de l'Inconnu, dans le quartier de Château-Rouge, dix-huitième arrondissement de Paris. Notre vieil immeuble, même pas haussmannien, abritait une quinzaine de locataires, dont André, seul Français connu à cette adresse, vivant au rez-de-chaussée avec son caniche Kiki. Tous les autres étaient des Maliens, la plupart dans des foyers polygames et pourvus d'enfants à profusion, mais qui n'hésitaient pas, malgré l'exiguïté, à héberger l'oncle malade, la tante mourante, le cousin ou le parent quelconque, fraîchement débarqué avec pour

seul bagage une valise remplie d'air. La tradition interdisait de laisser un compatriote dehors, aussi le gardait-on le temps qu'il fallait pour qu'il trouve des papiers, du boulot, qu'il gagne ensuite la bataille du regroupement familial, pour à son tour perpétuer le rituel. Ces hébergés restaient des années sans obtenir le carton rose délivré au compte-gouttes à la Préfecture de Paris. Cela ne les empêchait pas de gagner un semblant de vie. Gratteurs d'écailles dans une poissonnerie, vendeurs ambulants de montres de pacotille ou de statuettes en bois, journaliers payés au noir pour décharger des sacs d'un camion, hommes à tout faire d'un commerçant pakistanais qui revendait des pots de crème à l'hydroquinone censés procurer aux nègres l'éclat d'une peau blanche, la leur ne faisant plus l'affaire. Sur le marché Dejean, on trouvait de tout.

Avant la visite de Mme Renaud, j'assistais depuis ma fenêtre au ballet de ces sans-papiers mêlés à d'autres nègres étrangers au quartier. Ceux-là débarquaient de tous les coins de la France ou d'Europe, de Bruxelles, d'Amsterdam ou de Berlin, chevelure gominée pour les hommes, tignasse blonde pour les femmes dont une paire de lentilles colorait les yeux en bleu ou vert, chacune engoncée dans un pantalon taille basse sous un tee-shirt nombril à l'air. Leur anatomie était ainsi exposée à l'œil du mâle, dont la tenue de cuir attestait la virilité. Attroupés devant le magasin du Pakistanais largueur de toxines, ils exhibaient dans une polychromie tirée d'un film d'épouvante un visage piqueté de plaies, des mains cramoisies, tandis que le reste

du corps demeurait obstinément noir. Une unité de CRS faisait le guet juste à côté. Les flics étaient tassés dans le même car que la veille, immobiles malgré la cohue qui s'agglutinait autour des revendeuses d'articles de luxe étalés sur des capots de voiture. À ces envoyées du ciel, nous achetions sur le marché Dejean ce que personne n'aurait pu s'offrir chez Marionnaud, place Vendôme ou sur les Champs-Élysées. À l'autre bout de Paris, une grande marque versait sans doute quelques larmes sur sa marchandise tombée du camion, mais ce manque à gagner nous laissait de marbre. De toute façon, il n'y avait aucune raison que ce soient toujours les mêmes qui sentent bon le dimanche. Nous ne cessions de remercier Dieu.

Demande, le ciel te comblera. Dès mon enfance, j'avais faite mienne cette sagesse héritée de mon père, de ma mère, du maître coranique et de tous ceux qui s'étaient octroyé un brin de responsabilité dans mon éducation religieuse. Prie, m'avait-on dit, implore le Seigneur en arabe, Son dialecte. Il t'exaucera. Je portais sur moi le joug d'Allah. Debout avant l'aurore, à une heure où le soleil hésitait à pointer sur Paris, je commençai ma journée de la même façon que la veille. Je n'avais pas que des articles de luxe à demander au Seigneur. Il fallait d'abord me purifier le corps selon le rituel musulman, m'asperger d'eau de la tête aux pieds, avant d'étendre le tapis de prière au milieu de ma chambre. La lampe au plafond éclairait d'un jet pâle le sol sur lequel je me prosternerai au moment précis où résonneraient sur le bitume les pas

du vieux Jules, mon compatriote qui, lui, priait à la mosquée de Château-Rouge. Comme j'étais dans l'âge de la fécondité, l'accès à la maison de Dieu m'était interdit. Cela ne me gênait pas. Dieu est partout. Au-dessus de ma tête, l'ampoule semblait vouloir hâter l'instant de se décrocher de ses broches métalliques, une rouge et une bleue, directement enfoncées dans la gueule d'une douille à la blancheur souillée. Un autre fil électrique d'un jaune carie laissait dépasser un bout de cuivre dont l'ocre rivalisait avec la couleur de la douille. Piété amère, j'étais prête. On dit que, pendant la prière de l'aube, Dieu exauce le vœu du croyant. Il ne s'agissait pas pour moi de Lui quémander le pardon des fautes, ni la longévité sur cette terre qui m'avait taillé un costume de pauvre, un dégradé de misère ton sur ton, plus miteux encore que celui que j'avais laissé dans mon village malien. Je n'espérais pas la fortune que tous les immigrés attendent de Paris. Le pain du jour, du lait, un peu d'argent suffiraient à mon bonheur. Pour ce peu, je m'agenouillai sur le tapis. Avec obstination, mes yeux fixaient le haut du paillason sur lequel je récitais : « Seigneur Dieu, accorde-moi ta miséricorde, fais que ce jour soit plus faste qu'hier, que demain se présente meilleur qu'aujourd'hui. » Un soliloque répété trois fois, six fois, neuf fois. À la douzième, le foulard qui couvrait mes cheveux, ma figure et la naissance de mon cou se relâcha. À chaque invocation, il oscillait avec ma tête, à droite et à gauche, le mouvement du tissu sur mon visage rythmait mes prières. « Seigneur, poursuivis-je,

je t'en supplie, donne-moi de quoi nourrir mes gosses, donne-moi de quoi les habiller.» Dans mes paumes je crachai et je me frottai le visage des deux mains.

Ma fille allait sur ses treize ans. Le corps de Sali se formait et ses seins infimes, morceaux du pauvre, pointaient déjà sous sa robe. Elle venait d'entrer dans la galaxie des femmes, il lui fallait des serviettes hygiéniques, une boîte de Tampax ou au moins un peu de coton. À son âge, je me contentais d'un vieux bout d'étoffe que je lavais à la main dans un seau d'eau, avec du savon et de la sueur. La loque servait chaque mois et personne n'y voyait rien.

Mon Dieu, suppliai-je encore.

Le tapis contenait mal mes longues jambes repliées. Les genoux transis, je psalmodiai la sourate de l'adulte resté au bled qui, submergé par son rêve que le soleil au zénith refuse d'éclairer, continue cependant de croire en un lendemain meilleur. La voix montait, redescendait par soubresauts. Un autre tapis blanc, amas de poussière et d'écailles de peinture, voilait le sol. Je le balayai de la main, avant d'y poser mon front. Amen ! Je soufflai encore dans mes paumes et portai les mains ouvertes sur mon front. Je me mordais les lèvres. Mais pourquoi l'aide de Dieu n'arrivait-elle pas ? Me comprenait-Il ? J'avais aligné une tonne de versets en arabe, restitués comme on me les avait appris, enfant, de façon purement phonétique. Moi-même je n'y saisisais que dalle mais peu importait, la piété pouvait se résumer à balbutier une invocation dans un jargon étranger. Dieu et moi ne parlions pas la

même langue. L'arabe était celle de l'imam algérien de la mosquée de Château-Rouge derrière lequel, cinq fois par jour, le vieux Jules allait s'accroupir dans le but de s'attirer la grâce divine. Tandis qu'il égrenait son chapelet, mes doigts se resserraient sur le mien pour résister à la tentation d'écrabouiller la procession de cafards soudain apparue sur le mur. Un premier ploya et déploya ses pattes, puis il y en eut un deuxième, un troisième et un quatrième. Bientôt, je ne les comptais plus, les insectes avaient l'air de me narguer. Je baissai la tête. L'attention du fidèle doit être toute concentrée sur la prière. Et mon ventre vide alors? Allait-il enfin arrêter le gargouillis qui m'empêchait d'y voir clair? Mon bébé babillait dans sa poussette. Je lui prêtais un œil distrait. Dieu était en moi. En tout. Partout. Dehors, le soleil brillait, les rayons fusaient, dérisoires, et Château-Rouge s'éveillait à l'heure africaine, avec la cohorte de croyants noirs que la mosquée achevait de vomir. À tue-tête, je déclamai la profession de foi: « Il n'y a de Dieu qu'Allah et Mohamed, paix et salut sur lui, est Son prophète. » Un autre crachat atterrit sur mon front. Amen! amen! amen! Le visage grave, soumise à un bon vouloir facétieux, je déroulai la litanie jusqu'au bout. Le souvenir de mes parents, là-bas au pays, résignés jusqu'au bout de la misère, sur la terre sèche et ankylosée, excitait mon instinct de survie. Encore des versets, des tas de versets. Acharnement. Rancune. Je tirai le fichu sur mon visage et un xième crachat plus gros que les premiers s'écrasa sur ma figure. Je me noyais presque dans ma

propre bave. L'espoir que Dieu se laisserait avoir à l'usure, qu'Il finirait par me donner mon dû, m'avait envahi le ventre. Je voulais le pain et le miel promis dans le Livre, le lait qui tombe du ciel et une putain de paire de chaussures pour Ahmed. À deux ans et demi, mon fils, vêtu d'un vieil habit dont Moussa avait d'abord hérité de Karim, avant qu'il lui revienne, traînait dans la maison, les pieds nus. «Amen, amen! Putain de amen!» Dieu me paraissait soudain inaccessible. Y avait-il un dieu, d'ailleurs? Était-Il noir, blanc, jaune ou arabe? Attendait-Il simplement que l'Homme Le recrée à sa propre image? J'enchaînais les sourates, mon cœur menaçait de se détourner de la foi. Le Seigneur campait si loin dans l'azur. Et il y avait le plafond, ce foutu plafond, rempart entre Lui et moi. Comment me faire entendre de Lui avec cette épaisseur de béton qui nous séparait? Un moteur vrombissait, tout proche. Le conducteur klaxonnait, jurait, un piéton s'énervait, le bruit dispersait ma prière. Qu'ils aillent gueuler ailleurs! Le crissement des pneus, la plainte d'un autre piéton qui hurlait, ce fracas matinal éloignait l'intérêt du Créateur pour Sa créature. Mais qu'avaient-ils tous à courir?

De gros sacs traînaient par terre, balafrés des trois couleurs nationales. Ils contenaient des vêtements brocantés la veille sur le trottoir en face de Tati, qui attendaient leur répartition entre Sali et son frère Moussa. Ce dernier jouait au football dans l'équipe de son école. Après chaque match, Moussa rentrait à la maison les souliers fendus. Son entraîneur ne cessait de me harceler, il exigeait un

maillot blanc sur un short bleu et une paire de chaussures adaptées, le même uniforme que les autres, merde, n'arrêtait-il de gueuler. N'en déplaisait à ce M. Ducon, des baskets à crampons ne figuraient pas encore sur la liste de mes priorités. Je renvoyais Moussa courir les pieds dans de vieilles bottines, le torse recouvert d'un tee-shirt qui lui tombait aux mollets, le tout piqué dans les affaires de Karim. Je n'avais que faire d'un morveux de sept ans qui s'éclatait à imiter Thuram. Il aurait dû choisir un autre jeu, un jeu qui n'exige aucun budget.

Il faisait froid. L'air par rafales giffait la vitre. J'arrangeai les pans de mon pagne et continuai de psalmodier et d'un coup la lumière jaillit, flot rare qui s'infiltrait par la fente des volets. Le jour avait fini de se lever. Sali se tenait derrière moi. Il n'y avait plus d'argent sur la table de la cuisine pour le petit déjeuner. Mon doigt lui désigna tout seul quelques pièces éparpillées sur ma coiffeuse. La gamine sortit, un vent frais s'engouffra qui me fit tressaillir avant d'aller dégrasser l'atmosphère dans l'autre pièce où son grand frère fumait du hasch. Karim buvait de la bière aussi. À cette heure-ci. À mon tour de faire patienter Dieu, je me ruai dans la chambre de ce jeune drogué.

— Combien de fois dois-je te dire que tu ne dois pas avaler cette saleté? criai-je, le doigt pointé.

Une paire de baskets traînait au milieu de la chambre. Un sweat-shirt épinglé sur le dos de la chaise pendait, souillé en son milieu d'une grosse tache noire. Sur le plancher, un jean roulé en boule, un blouson et une autre paire

de baskets étaient agglutinés. Une odeur rance se dégageait du tas.

— Merde, m'indignai-je, qu'est-ce que c'est que ce bazar? Tu vas me virer ça tout de suite. C'est compris?

Je jetai le ballot à la figure de mon fils qui ne pipait mot et piétinai les cigarettes répandues sur le sol. Le gaillard se redressa, me fit face et se mit à ricaner. Son rire fusait, insoutenable. Pendant que je déplorais l'absence dans ma vie d'un homme capable de dresser ce fils insolent, les autres regardaient la télévision dans le salon. Le volume était mis à fond et l'écran livrait un dessin animé conçu par un crétin de haut vol qui avait eu le génie de mettre en scène un gosse de l'âge d'Ahmed, aux yeux bridés, dévoré par une meute de loups japonais. Le sang giclait, j'entendais Moussa s'esclaffer.

— Ils bouffent tout. Allez, encore!

Il applaudissait son émission préférée.

— Personne n'a jamais bu dans cette putain de maison, disais-je dans l'autre pièce, et ça ne va pas commencer avec toi. La prochaine fois que tu amènes de l'alcool chez moi, je te fous dehors. Je ne veux pas que tes frères te voient avec ça.

— C'est toi qui me saoules, rétorqua mon fils. Fiche-moi la paix.

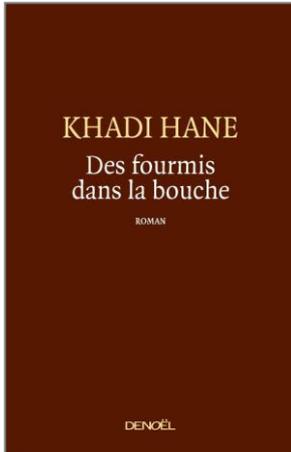
Il m'écarta du coude et, avant que je réalise que Karim m'avait marché sur les pieds, il avait claqué la porte.

Enfin l'Arabe du coin leva son rideau de fer. De ma fenêtre, je lorgnais sur ses carottes, ses courges et sa laitue. Il clopinait devant son magasin, une bouilloire à la main dont il balançait l'eau sur ses légumes et sur l'asphalte, manière pour lui d'éloigner de sa marchandise le mauvais œil de la population noire et arabe qui avait envahi la rue de l'Inconnu. Depuis mon perchoir, je parlentais, confessais mes torts, le vent tournerait, je le jurais, je promettais de payer mes dettes, sur le saint Coran, sur la tête de ma mère, il fallait juste que tombent ces putains d'allocations, mais la bise balayait mes serments. L'Arabe continuait d'arroser ses légumes, sa mine fermée augurait de ses réticences à se laisser avoir une fois de plus par les doléances d'une ménagère fauchée. Lui seul parmi les épiciers du quartier acceptait parfois de faire crédit à certaines femmes qui lui paraissaient plus fraîches que son épouse. Son bazar avait remplacé l'ancienne boulangerie qui offrait une baguette plusieurs fois congelée puis décongelée avant

les mêmes yeux, le même nez, long ou écrasé, le même front qui serait aussi haut que le destin qu'ils auraient en commun. Que l'univers se délecte de l'uniformité des couleurs, qu'on arrête de m'emmerder avec le Blanc et la Noire, le Noir et la Blanche, la guerre et le racisme, la faim et la richesse. Que tout le monde ressemble à tout le monde, au point qu'une mère ne puisse pas reconnaître son fils parmi des millions de gamins à la même bouille. La connerie aurait été plus drôle, elle aurait engagé des cons identiques.

L'idée d'avoir pu manquer à Jacques m'avait fait espérer qu'il reviendrait. Mais il n'était pas revenu.

Sur le côté du lit où j'avais humé son odeur, mon nez enfoncé dans son aisselle, était placée l'injonction de libérer son appartement. Peut-être était-ce là le miracle que j'espérais voir surgir pour me décider enfin à retourner au Mali.



Des fourmis dans la bouche Khadi Hane

Cette édition électronique du livre
Des fourmis dans la bouche de Khadi Hane
a été réalisée le 07 juillet 2011
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
imprimé par Floch
(ISBN : 9782207111550 – Numéro d'édition : 183481).
Code Sodis : N49310 - ISBN : 9782207111574
Numéro d'édition : 232555